

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 42 fr.; Six mois, 78 fr.; Un an, 144 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alseberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 h. 13, 7 h. 18, 8 h. 43, 9 h. 48, 11 h. 46 m., 12 h. 23, 4 h. 58, 5 h. 29, 5 h. 46, 7 h. 28, 8 h. 22, 9 h. 37, 11 h. 02 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h. 38, 7 h. 42, 8 h. 45, 10 h. 18, 11 h. 23, m., 1 h. 20, 2 h. 45, 5 h. 10, 5 h. 28, 7 h. 12, 8 h. 23, 10 h. 26, 11 h. 28 Lille à Roubaix, 5 h. 15, 6 h. 55, 8 h. 22, 9 h. 55, 11 h. 05, 12 h. 57, 2 h. 22, 4 h. 47, 5 h. 20, 6 h. 55, 8 h. 00, 10 h. 13, 11 h. 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h. 05, 7 h. 10, 8 h. 45, 9 h. 40, 11 h. 15, 1 h. 50, 3 h. 31, 5 h. 05, 6 h. 07, 7 h. 40, 8 h. 18, 9 h. 28, 11 h. 00 Mouscron à Lille, 6 h. 52, 9 h. 22, 11 h. 20, 11 h. 57, 3 h. 13, 4 h. 47, 5 h. 49, 7 h. 02, 8 h. 05

BOURSE DE PARIS
DU 6 NOVEMBRE
3 0/0 61 90
4 1/2 89 00
Emprunts (5 0/0) 98 60
DU 7 NOVEMBRE
3 0/0 61 90
4 1/2 89 10
Emprunts (5 0/0) 98 60
ROUBAIX, 7 NOVEMBRE 1874

DÉPARTEMENT DU NORD
Election du 8 novembre 1874.
CANDIDAT CONSERVATEUR
M. Constant FIEVET
Membre du Conseil général,
Maire de Masny (arrondissement de Douai),
Agriculteur, Industriel,
Officier de la Légion d'honneur.

BULLETIN DU JOUR
M. Thiers se fait le grand électeur du pays et n'hésite pas, dans ce but, à se servir des procédés que ses ministres et notamment M. Dufaure blâmaient chez M. Gambetta. Après avoir renforcé les déclarations par lesquelles, au nom de l'administration des mines d'Anzin et sous couleur d'impartialité, M. Casimir Périer ne dissimulait pas ses sympathies pour le candidat républicain, M. Thiers annonce que, « s'il était électeur dans le Nord, il voterait pour M. Parsy », partisan résolu de la république conservatrice, « seule forme de gouvernement qui reste possible pour nous, la monarchie étant par le fait démontrée impossible aujourd'hui. » Si l'on voulait serrer de près l'argument invoqué par M. Thiers en faveur de son protégé, on pourrait lui objecter que si la monarchie est impossible aujourd'hui, elle peut être possible dans un an, dans six ans, et que M. Thiers reconnaît ainsi le caractère indéfinissable de la république conservatrice, et la nécessité du septennat si bien défini la patience politique dans l'excellent discours de M. Renouard.
Mais son lieu d'appuyer M. Parsy contre M. Fievet, pourquoi M. Thiers ne va-t-il pas agiter un rameau d'olivier entre les radicaux et les centres gauches de l'Oise? Que ne nous éclaire-t-il sur les mérites respectifs de ces deux frères ennemis, M. Levasseur et M. Roussel? La république conservatrice personnifiée par M. Levasseur ne court-elle pas autant de danger dans l'Oise que dans le Nord? Ou nous répondra qu'on ne peut pas tout faire à la fois, et que M. Thiers prépare peut-être un appel aux électeurs de l'Oise: c'est égal, nous avons de la peine à considérer comme normale l'attitude militante de M. Thiers devenu propagandiste en sa faveur, et il nous semble que le général Cavaignac, descendu et non pas tombé du pouvoir, comme il a été justement dit, comprenait mieux son

devoir quand il se renfermait dans un silence plein de dignité.
Les grèves ne sont pas terminées en Angleterre; voici que, dans le Lincolnshire, les ouvriers menacent de refuser le travail, ainsi que nous l'annonçons dans notre numéro d'hier.
C'est une déplorable situation que celle où se trouve placé un pays qui voit les ouvriers se refuser à la culture, car la production du sol ne peut pas toujours être remplacée par l'importation, et, le cas échéant d'une récolte mauvaise, la disette est la conséquence funeste du désaccord entre les patrons et les ouvriers.
Nos voisins, pour se consoler de la perspective fâcheuse que leur ouvrent les grèves agricoles, font un éloge pompeux des machines qui peuvent, dans les champs, remplacer le travail de l'homme; mais il n'en est pas moins indéniable que, si la culture et la récolte peuvent à la rigueur s'effectuer sans le secours du nombre d'ouvriers habituellement employé, les hommes qui ont refusé le travail se trouvent sans ressources et réduits à la misère.
Il est à désirer que le différend qui s'élevé entre les fermiers du Lincolnshire et leurs ouvriers, à propos d'une question de salaire, s'apaise promptement, car les conséquences d'une grève seraient désolantes pour les deux parties. De plus, l'alimentation générale du pays aurait à en souffrir, et il est urgent que des mesures soient prises pour mettre fin à une coalition aussi dangereuse pour le bien-être de tous.
La Tribune de Berlin dit que le projet de loi sur le landsturm donne lieu à de graves appréhensions dans les cercles libéraux, et qu'il est probable que ce projet rencontrera une sérieuse opposition, parce que l'on craint que l'adoption d'une pareille loi ne nécessite une augmentation considérable du budget de l'armée.
Si l'on en croit les derniers avis de Rome, le gouvernement italien calcule qu'il aura, dans la nouvelle Chambre des Députés, de 80 à 100 voix de majorité. Il se confirme, d'ailleurs, qu'il aura nomination de nouveaux sénateurs après les élections.
M. Justin Ruffelet, avocat, croit devoir nous adresser aujourd'hui une lettre ainsi conçue
A Monsieur Alfred Reboux, Rédacteur du JOURNAL DE ROUBAIX.
Mon cher ami,
Dans votre numéro d'hier vous dénoncez comme une erreur et un danger l'abstention résolue par certains catholiques de vos amis dans l'élection du 8 novembre. Votre article a paru à mes amis comme à moi-même nécessiter de notre part une courte réplique.
Ce que vous voulez, dites-vous, c'est le triomphe de la vérité et du bien. Mais la vérité est une et on ne peut distinguer le bien du moindre bien sans aboutir forcément au moindre mal.
Laissez-moi donc pour toute réponse emprunter à un organe, de vous connu, et que

vous savez plus autorisé que vous et moi, les quelques réflexions qui suivent: (1)
« Le caractère de la lutte électorale est très-net et parfaitement défini: Deux candidats sont en ligne, l'un poussé par les républicains, l'autre présenté par les orléanistes et les bonapartistes réunis, tous deux septennalistes. Tous les deux reconnaissent les principes de la souveraineté du peuple, principes qui ont causé tous les maux de la France et qui la conduisent fatalement à sa ruine.
« Le premier, libéral conservateur, M. Parsy. « Le second, conservateur libéral, M. Fievet. « Or, l'abstention est la conséquence du caractère de la lutte électorale, et c'est certain que les membres du gouvernement dont il est le président appartiennent tous à l'école catholique libérale; tous suivent, approuvent et défendent les errements des ducs de Broglie et de Cazères, de telle sorte que, en fait, par la force des choses, septennaliste et catholique-libéral c'est devenu tout-un.
« Eh bien! quand un gouvernement comme le nôtre porte à son actif la responsabilité du massacre de dix mille chrétiens annamites, le laisser passer des canons Krupp pour l'armée de Serrano, un blâme infligé au cardinal-archevêque de Paris, une mesure de rigueur prise contre l'évêque de Périgueux, le rappel de l'Orléaniste, et les conséquences morales et politiques de tous ces faits, il est du devoir des catholiques de demander au candidat septennaliste des explications formelles qui puissent mettre leur foi à l'aise.
« Et si les explications données ne satisfont point, on conçoit que des catholiques refusent leur vote à ce candidat.
« Que les « conservateurs » s'en viennent nous dire: entre deux maux, il faut choisir le moindre, mieux vaut le septennaliste que le républicain, » c'est là une théorie condamnée qu'on appelle la théorie du moindre mal.
« Une chose est certaine: En aucun cas, fut-ce pour sauver le monde, le mal, le moindre même, ne peut être fait; or, peut-il y avoir une situation où l'homme soit, par devoir, forcé de choisir entre deux maux? — Jamais.
« Entre les deux il y a toujours place pour la protestation du silence, l'abstention devant-elle la mort.
« Et si nous sortons de la théorie, pour descendre sur le terrain des faits: Est-ce bien devant un moindre mal que nous nous trouvons quand on nous présente un catholique-libéral pour faire échec à un républicain? La réponse est dans une parole du Saint-Père qui doit toujours nous servir de règle:
« Les catholiques-libéraux sont plus funestes et plus dangereux que les communistes. »
« Ce mot est clair, il nous suffit. »
« Cessez donc de nous imputer l'erreur et le danger; avant tout catholiques, mais catholiques avec le Pape, nous avons la prétention de servir notre pays selon notre devoir. Si

vous ne sommes pas de ceux que vous appelez « les conservateurs », au moins avouons la certitude de sauvegarder des principes qui ont été et demeureront toujours l'honneur et le salut de notre chère France.
Laissez-nous, dans la paix de notre conscience, accomplir notre devoir; vous n'embrandez pas nos résolutions; toujours nous refuserons notre vote aux hommes de juste milieu, et jamais nous ne chercherons à concilier l'ordre et la révolution, même dans la personne d'un « honnête conservateur. »
« N'en croyez pas moins, cher ami, à la sincère amitié de votre tout dévoué.
J. RUFFELET.
Roubaix, 7 novembre 1874.
P. S. — Inutile d'ajouter que la présente lettre n'est pas, dans sa pensée, une réponse pour qui que ce soit, mais seulement l'explication raisonnée de notre attitude.
J. R.
La lecture de cette lettre nous a causé une profonde impression de tristesse qui sera partagée par nos lecteurs. L'heure avancée ne nous permet pas de discuter en détail les arguments de M. Ruffelet: tout y serait à reprendre. Mais le scrutin va s'ouvrir et une polémique ne saurait plus maintenant avoir de résultat pratique.
Quelques-uns de nos amis — hâtons-nous de dire que c'est le tout petit nombre — ne veulent pas reconnaître le véritable caractère de la candidature de M. Fievet — candidature essentiellement conservatrice et catholique (catholique sans épithète.)
Ils s'appuient, fort mal à propos, sur une parole du Saint-Père qui ne saurait nullement trouver ici son application. Il leur plaît de faire les affaires de la Révolution, plutôt que de suivre les conseils autorisés qui nous sont venus de personnages éminents, dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre politique. (1)
Libre à eux!
Nous comprenons autrement, nous, nos devoirs de Chrétien et de Français. Nous voterons pour M. Constant Fievet.
ALFRED REBOUX.
L'Emancipateur de Cambrai publie aujourd'hui même les lignes suivantes:
ABSTENEZ-VOUS
Si vous voulez faire triompher la République, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez donner le triomphe aux legs maçonniques, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez faire arriver au pouvoir le citoyen Gambetta et ses gens, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez que la France tombe de nouveau entre les mains de ceux qui ont applaudi à la Commune, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez voter contre le parti de la Religion, de l'Ordre, de la Propriété, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
(1) L'autorité religieuse, consultée, s'est prononcée nettement contre l'abstention. L'Emancipateur l'a déclaré à plusieurs reprises et n'a pas été démenti. On connaît aussi la lettre de M. Kolb-Bernard.

Si vous voulez que le retour de la Monarchie soit rendu impossible, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez que les lois les plus anti-catholiques soient promulguées, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez qu'élection par élection l'Assemblée nationale devienne toute entière radicale, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Si vous voulez l'instruction laïque et obligatoire, votez pour M. Parsy, ou... abstenez-vous.
Car voter pour M. Parsy ou s'abstenir, c'est tout un. (1)
B. de M.
Les beaux exemples de concorde que nous donnent depuis le commencement de cette campagne électorale les partis républicains, à quelque nuance qu'il appartienne! Nous ne savons quel sentiment s'empare de nous quand nous lisons en tête d'un journal qui se pique d'être conservateur en même temps que républicain, le XIX^o Siècle, ces deux noms qui semblent s'entre-dévoiler, André Rousselle et Levassieur! Le feu et l'eau! l'eau de rose et le pétrole.
Mais à propos de l'élection du Nord une surprise plus grande nous était réservée; M. Thiers, à qui l'on ne peut refuser une haute connaissance de la stratégie, n'en est pas à ignorer que la première condition du succès pour une armée en campagne est l'homogénéité d'unité dans le commandement! Et ce grand politique commet la faute de

feuilleton du Journal de Roubaix
DU 8 NOVEMBRE 1874.
— 10 —
ADRIENNE
PAR
CLAIRE DE CHANDENEUX
(SUITE).
Emmanuel subit à son tour l'examen de l'ingénieur avec l'assurance tranquille qui lui était propre. Son éducation parfaite, ses connaissances variées, la justesse de ses aperçus, la netteté de ses réponses l'auraient désigné au choix de M. Vérican, lors même qu'il eût ignoré les projets du jeune homme sur la main d'Adrienne.
Il faut avouer que cette circonstance spéciale donnait à l'un et à l'autre un vif désir de se convenir mutuellement. Lorsqu'on eut cessé de causer traction et ouverture de ligne, M. Vérican rappela à son nouveau protégé qu'ayant beaucoup connu sa mère autrefois, ce souvenir entraînait pour une part réelle dans l'intérêt qu'il lui témoignait.
« Je vous en suis mille fois reconnaissant, monsieur, dit Emmanuel; j'ose même vous dire, vous connaissant si fidèle à vos anciennes connaissances, que j'y comptais un peu, et me suis permis de me recommander auprès de M. Audouin dans une très-sérieuse lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser ce matin. J'espère ne pas vous avoir

déçu en cela?
« En aucune manière, M. Audouin est un vieux camarade que j'estime extrêmement, et quant à sa fille, M. de Mauperlé, je ne puis que vous féliciter du choix intelligent que vous en avez fait.
« Une rougeur rapide courut sur le front d'Emmanuel, qui s'inclina.
« Je fais des vœux pour que votre démarche soit bien accueillie, reprit l'ingénieur; mais, j'y songe... Mlle Adrienne ne sera-t-elle pas effrayée d'un voyage en Moldavie?... si je vous envoie...
« Ah! monsieur, ce serait un si beau début de carrière!
« Je le crois parbleu bien! Seulement, vous savez, il y a des jeunes personnes qui ne veulent pas quitter leur famille... ou Paris.
« Eh bien! dit Emmanuel très-vivement, si vos intentions bienveillantes à mon égard sont les mêmes, nous en subordonnerons l'exécution à la décision de Mlle Audouin. Si elle m'accepte seulement en France, je resterai.
« Voilà une déclaration qui me plaît infiniment. J'y vois pour Adrienne une garantie de bonheur. Nous la laisserons juge. M. de Mauperlé, donnez-nous à tous une quinzaine pour réfléchir, former nos plans, préparer la mission qui peut vous incomber. D'aujourd'hui en quinze, je vous donne rendez-vous ici.
Les deux hommes échangèrent une chaude poignée de main et se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Tout semblait sourire à Emmanuel depuis qu'il avait eu la saine inspiration de rentrer dans la voie honnête dont il se reprochait amèrement de s'être écarté. Il avait deviné l'affection d'Adrienne, ne croyait pas l'avoir si profondément atteinte et ne redoutait pas un refus. La pensée même d'un séjour en Moldavie ne devait pas, selon lui, effrayer la jeune fille. Elle comprendrait combien il serait doux de s'aimer uniquement et de se suffire sous ce climat étranger, où leur nationalité les isolerait facilement du monde.
Cette quinzaine fut donc pour le jeune homme remplie de rêves fleuris et de projets enivrants. Il n'avait pas revu Adrienne, il est vrai; la fenêtre abandonnée avait conservé son aspect austère; mais il croyait si fermement sentir, par-delà les rideaux tirés, un cœur aimant, battant pour lui, qu'il ne s'attristait plus outre mesure de cette rigueur persistante.
L'ingénieur avait parlé fait M. Audouin du résultat de son entrevue avec M. de Mauperlé, dont il parlait dans les termes les meilleurs, et des résolutions qui avaient été prises entre eux.
On en parla longuement en famille. Dans le petit salon des Audouin. Le père déclara qu'après le chagrin qu'il avait éprouvé de voir sa fille décliner l'offre de M. Nicolas, il était disposé à ne pas contrarier ses desirs; quoique toujours disposé à laider de ses conseils; que M. de Mauperlé lui paraissait un parti convenable et qu'il ne s'oppo-

sait pas à cette union — si elle lui souriait — soit en restant en France avec les modestes trois mille francs que le jeune homme émergeait à l'administration du Nord, soit en le suivant en Moldavie, quelque pénible que fût cette séparation, pour y conquérir une position brillante, même au prix de quelques années d'exil.
Mme Audouin, les yeux déjà rougis à la seule pensée de ce grand voyage, soupirait au fond de son fauteuil et n'émettait aucune opinion.
Théodore, après avoir renoncé à un beau-frère industriel et riche, inclinait volontiers vers un beau-frère noble et bien posé.
Seule, Adrienne gardait un silence systématique, dont les taquineries de son frère ne parvenaient pas plus à la tirer que les moralités paternelles et les soupirs maternels.
« Je réfléchis, dit-elle simplement; vous m'avez accordé quinze jours pour cela.
« Elle devait, en effet, méditer longuement et gravement, car, chaque matin, son visage pâli portait la trace d'une insomnie douloureuse; ses yeux agrandis se fixaient rêveusement dans le vide, et quand on lui parlait, son corps ressemblait à un tressaillement brusque, comme si l'âme absente éprouvait une souffrance de ce rappel.
Le dernier jour de cette sorte de retrait moral dans laquelle la jeune fille se complaisait, elle entra dès le matin dans le cabinet de son père, où Mme

Audouin tricotoit, et passant ses bras caressants autour de son cou:
« Mon père, dit-elle d'une voix douce, je vous ai fait de la peine avec ces projets de mariage, qui ont mis la tempête dans notre intérieur... pardonnez-moi!
« Oh! je te pardonne. Ce motif-là trouble toujours les jeunes filles... mais il serait temps d'en finir, n'est-ce pas?
« Je suis tout à fait de votre avis.
« Eh bien! finissons-en. Veux-tu, oui ou non, aller en Moldavie?
« Non, mon père...
« Ah! saperlotte!... le pauvre garçon manquera sa fortune... Enfin, tu es libre.
« M. de Mauperlé ne manquera pas sa fortune. Il ira en Moldavie... sans moi.
« Sans toi? Ma pauvre fille, dit M. Audouin en riant, il est écrit: La femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari.
« Je ne vous quitterai pas, pour la raison très simple que je n'épouserai pas plus M. de Mauperlé que M. Nicolas.
M. Audouin, ébahi, ôta ses lunettes, ce qu'il ne faisait que dans les occasions solennelles, et contempla fixement sa fille.
« Et pourquoi cela, Adrienne? demanda la passive Mme Audouin, moins surprise que son mari.
(A suivre).